

Avant-propos

Temps et contre-temps de l'Europe

ANNE SIMON
CNRS

Proust et l'affaire Dreyfus, Proust et l'antisémitisme, Proust prix Goncourt, histoire alternative, Proust écrivain européen

Marisa Verna, Davide Vago, Ilaria Vidotto, de France à Italie, nous savons de quoi il a été question en cent ans, depuis la remise du prix Goncourt à Proust pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* en 1919, au sortir d'une guerre fratricide, aux lendemains rapidement désenchantés ; et nous pressentons de quoi il pourrait être question avec cette Europe de 2019, à l'heure d'élections qui font, en ce mois de mai, la une des médias, mais pas l'unanimité des peuples : une Europe fracturée, injuste, brutalement capitaliste, une Europe aussi qui renoue, culturellement et politiquement, avec ce que Jean-Claude Milner appelle ses « penchants criminels¹ », des penchants internes à son *ethos* démocratique même.

Tenir ce colloque « Proust politique » avec vous, mes amis, au sein de l'université catholique de Milan, c'est peu, à l'échelle d'un continent, mais c'est ce qui fait l'Europe dans laquelle et avec laquelle j'ai encore envie de vivre, un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout souvent, à la folie toujours.

1919 : coquillages et crustacés, le jury de l'Académie Goncourt, réuni au restaurant le Drouant, décerne au troisième tour son prix à Marcel Proust, homme de l'arrière, pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, à six voix contre quatre pour *Les Croix de bois* de Roland Dorgelès, le soldat. Ce prix Goncourt² engendre des prises à partie politiques, où Proust, jugé notamment trop vieux, trop planqué, trop autocentré, trop riche, trop typé, pas assez patriote, se trouve au centre d'une violente polémique. Dorgelès, dont le roman, outre son caractère d'actualité, était par ailleurs d'une grande puissance, obtient dans la foulée le prix Femina-Vie Heureuse.

¹ Voir MILNER 2003.

² Voir le feuilleton en quarante « posts » de Patrice Louis, « Proust 1919, l'affaire Goncourt », blog *Le fou de Proust*, <<https://lefoudeproust.fr/?s=Proust+1919%2C+l%E2%80%99affaire+Goncourt+%281%29&sa=>>> et LAGET 2019.

Comment se fait-il qu'en ce printemps 2019, ce titre, « Proust politique », résonne pour moi de façon si lugubre ? Si défiante quant à ce xx^e siècle dont on ne sait trop s'il débute avec l'affaire Dreyfus ou avec la première guerre mondiale ? Ce xx^e siècle espère la floraison de l'amour avec ce Goncourt qui, décerné aux *Jeunes filles* de Proust, crée une rupture après ceux attribués à des soldats parfois très nationalistes comme René Benjamin ou Henry Malherbe, parfois très critiques comme Georges Duhamel ou Henri Barbusse ; mais les graines ont déjà été semées pour le déploiement d'une deuxième guerre mondiale. Ce titre résonne de façon tout aussi pessimiste quant à ce xxi^e siècle qui se tord au tournant de notre deuxième millénaire, d'emblée recouvert par une vague de violences religieuses de masse, ce xxi^e siècle qui s'échoue et échoue aujourd'hui sur les plages de la Méditerranée, pas très loin d'ici, ou, pas très loin d'ici non plus, dans les chambres parisiennes de deux vieilles dames, Sarah Halimi et Mireille Knoll.

Faisons ensemble à propos de Proust une hypothèse contrefactuelle mais à haute teneur probabiliste, qui semble pourtant étrangement étrange. Plus étrange que si je faisais cette hypothèse à propos de Kafka – mort seulement un an et demi après Proust – pour lequel au contraire cette hypothèse nous conduirait vers une très inquiétante et très européenne familiarité.

Imaginons donc qu'en 1922 Proust guérisse de sa bronchite – je vous sens palpiter de joie, je vous sens déjà vous jeter mentalement sur les textes non écrits qu'il aurait écrits, sur les textes non revus qu'il aurait corrigés puis réécrits puis recorrectés, je vous sens vous jeter sur cette *Recherche* inédite que notre écrivain de cœur aurait une énième fois finie sans jamais la finir... Je vous arrête, l'Europe vous arrête, car je poursuis ma fiction : imaginons que Proust, au lieu de mourir à 51 ans, soit encore vivant une vingtaine d'années plus tard. Il aurait 71 ans.

Que serait-il advenu en 1942 du récipiendaire tant admiré et surtout tant vilipendé du prix Goncourt de 1919, en ce temps où les trois sœurs de Kafka sont déportées³, en ce temps où Albert Cohen, qui fut d'abord un admirateur passionné de Proust⁴, publie sous le pseudonyme de résistant Jean Mahan un article de propagande, « Salut à la Russie », dans *La France libre* ?

Depuis un an ou deux, les grandes œuvres littéraires nous sont antipathiques qui nous reflètent les préoccupations d'oisifs se gargarisant de beauté ou de nobles émois en fin de compte sexuels ou de chers problèmes personnels.

³ Elli et Valli sont probablement assassinées au camp de Chelmno, dans un camion à gaz, en 1942 ; Ottla meurt à Auschwitz un an plus tard.

⁴ Il avait découvert *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* en 1921 dans une librairie d'Alexandrie.

La grande littérature ne nous sert maintenant de rien. La grande littérature est réformée, inapte au service militaire. (Cohen / Mahan 1942, 103)

Proust serait inactuel en 1942, alors que l'auteur de *Solal* et de *Belle du seigneur* n'a eu de cesse, avant comme après la guerre, de s'inspirer de ses satires sociales ? Proust serait un écrivain à renier ? Ce serait tellement simple... Si Albert Cohen ne connaît pas cette lettre de 1919 où Proust se présente encore comme « dreyfusard ardent », vingt ans après l'Affaire, il sait que Proust fut engagé dans le dreyfusisme, qui fut pour lui indépassable :

Je n'ai jamais été à la messe depuis ma première communion qui doit bien remonter à plus de trente ans. Je n'aimerais pas choisir le moment où Léon Daudet vient d'être tellement bon à mon égard, pour déclarer que le seul parti où j'ai un moment figuré est justement celui du parti adverse. Mais enfin Léon Daudet sait mieux que personne que j'ai signé la première de toutes les listes en faveur de Dreyfus, j'ai été un dreyfusard ardent, envoyant mon premier livre à Picquart dans sa prison du Cherche-Midi⁵. (Corr., XVIII, 545)

Ce contre quoi Albert Cohen lutte, ce n'est pas, comme certains de ses personnages et comme sans doute une part intime de lui-même (son côté Ariane...), ce n'est pas l'écrivain du faussement floral prix Goncourt : ce contre quoi Albert Cohen/Jean Mahan lutte, c'est une Europe où une jeune communiste « devra, non avoir des intermittences du cœur parfaitement inutiles à la guerre, mais un héroïsme d'une seule coulée brute » (Cohen / Mahan 1942, 104). De fait, « ce n'est plus le temps de vraies et mordorées jeunes filles en passion, vêtues de musique et d'attente » (*Ibidem*) dont on a besoin, en 1942. Ce contre quoi Albert Cohen lutte, c'est contre ceux qui l'obligent à renier un certain Proust qu'il aimerait tant continuer à aimer, parce que cela signifierait que « les bottes allemandes » (Cohen [1968] 2018, 1262) qui en 1968 piétineront encore *Solal* lors de la parution tardive de *Belle du seigneur* ne résonnent pas en Europe. « Il faut de l'héroïsme et du sacrifice pour accepter d'écrire sur commande des médiocrités enflammées » (Cohen / Mahan 1942, 103) écrit Jean Mahan à propos de son propre article, lui qui souhaite tant redevenir Albert Cohen⁶.

Alors, poursuivons sur ce qui relève à peine de l'histoire alternative : si Proust avait été vivant en juin 1942, aurait-il demandé à Céleste, domestique aryenne qu'il lui aurait été bien compliqué de continuer à employer, de lui coudre non pas une paperolle, mais une étoile jaune ? Aurait-il accompagné Reynaldo Hahn, dont la musique est frappée d'interdiction, à Cannes puis à Monte-Carlo ? Ou aurait-il

⁵ Lettre à J.H. Rosny aîné, décembre 1919.

⁶ Pour un développement, voir SIMON 2018, 287-302.

rejoint sa cousine germaine Adèle Weil, son mari et leur fille Annette à Toulouse, pour y passer en famille deux années de très grande précarité⁷ ? Aurait-il été enfermé avec eux dans un train le 30 juillet 1944, serait-il arrivé vivant le 5 août à Buchenwald, pour mourir ensuite comme les parents d'Annette ? Étrangeté et indécence de cette fiction, qui, je l'ai dit, serait moins étrange, quoique tout aussi cauchemardesque, si elle concernait Kafka, parce que dans le premier cas, c'est d'un Israélite français en désir d'assimilation dont on parle, un désir dont on oublie à quel point il a fait l'objet de gausseries et de rappels à l'atavisme en 1919, et dans le second, d'un juif pétri de *Yiddishkeit*, au sein d'une Europe de l'Est en proie à des pogroms réguliers dont la Shoah a fait oublier le caractère déjà massif :

Maintenant, un spectre nous barre la route. Il n'est pas blanc, il est rouge. Il rôde sur la Transylvanie, sur la Bessarabie, sur l'Ukraine. On ne comprendrait pas sans lui le regard inquiet des Juifs de cette Europe, leur attitude peureuse, leur dos courbé, leur amour des impasses; ni pourquoi, dans les rues, ils longent les murs et parlent bas, ni leur craintive et vigilante curiosité. Au moindre événement, ils ont les réactions d'un criminel qui entend frapper à sa porte. Tous, en effet, dans ces pays-là, se sentent lourds d'un crime : celui d'être juif.

Le spectre s'appelle pogrome⁸. (Londres 1929, 109-110)

Cette désarticulation de l'Israélite de France et du Juif d'Europe de l'Est n'a en fait pas lieu d'être : par-delà les points communs nombreux entre l'auteur des *Jeunes filles* et celui de *Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris*, les rails européens auraient pu contribuer à opérer la jonction, et c'est aussi ce croisement-là que porte l'Europe de 1919, celle qui mène à l'Europe de 2019.

Ne suivons pas plus avant cette hypothèse. Si je tenais à ouvrir cette piste cependant, c'est qu'elle a été empruntée par Proust, l'histoire – notamment la première

⁷ Voir les recherches menées en 2008 par Pierre Henry, « L'assassinat de la cousine de Marcel Proust et de son mari par les nazis », blog *Marcel Proust autrement*, 9 novembre 2011, <http://proust-tien.over-blog.com/pages/Lassassinat_de_la_cousine_de_Marcel_PROUST_et_de_son_mari_par_les_nazis-650676.html>.

⁸ Sur le caractère massif, voir p. 111 : « Les pogromes ont leurs dates ainsi que les guerres. Les premiers sont de 1881-1882. Ils commencèrent au nombre de sept cents. Un pogrome est comme un incendie de forêt : le premier arbre qui flambe allume tous les autres. Il se répandit d'un coup sur vingt-huit provinces de l'ancienne Russie. Puis il faut arriver en 1903, au premier pogrome qui porte un nom : le pogrome de Kichinev (Bessarabie). Après ce fut 1905. Puis le grand pogrome : 1918-1920, en Ukraine et Galicie orientale. Puis, décembre 1927, en Roumanie. Trois chiffres d'abord pour mieux éclairer vos esprits :
Plus de 150.000 tués.
Plus de 300.000 blessés.
Plus d'un million de battus et pillés, rien que pour l'Ukraine et la Galicie dans les années 1918 et 1919 ».

guerre mondiale et ses effets sociaux – ayant rattrapé le roman qu’il était en train d’écrire. Certes, les amours de Swann, l’enfance du narrateur, l’affaire Dreyfus se situent dans un passé qui, pour être proche, reste décalé par rapport à l’époque où Proust commence à rédiger, en 1908. Peu à peu cependant, le roman s’écrit au présent, ou presque. À travers les engagements explicites du romancier, à travers les portraits, satiriques ou non, de ses personnages, à travers les dispositifs stylistiques mis en œuvre pour rendre compte de cette histoire prise sur le vif, Proust politique, c’est certes, et c’est ce à quoi ce colloque va s’atteler, une réflexion sur ce que furent le collectif, la complexité des positionnements, le quotidien (politique toujours), la culture, les revirements, les défections ou l’indifférence avant, pendant et juste après la première guerre mondiale. Mais Proust politique, c’est aussi cela : imaginer la contemporanéité de Proust à tous les moments de l’Europe, y compris ceux qu’on aimerait tant pouvoir dérouler en quiétude – décolonisations, avancées sociales, libre déploiement des genres et des sexualités, reconnaissance intellectuelle des femmes... Ces acquis toujours précaires semblent pour certains aproustiens, mais sont tous abordés de façon plus ou moins tangentielle dans la *Recherche* : « moi négro, mais toi chameau » répondait en 1914 un tirailleur marocain, soldat des troupes coloniales françaises, à « une dame très bête » qui venait de lui assener un « Bonjour negro », épisode bien réel dont André Benhaïm a montré qu’il est transposé dans la *Recherche*, lors de l’inénarrable dialogue entre Mme Blatin et un Cynghalais de Ceylan exhibé au Jardin d’Acclimatation, en 1883 ou 1886⁹.

Revenons sur ce qui fait de Proust un homme *et* un écrivain politiques, dans un nouage indissociable des deux statuts : devenir adulte, pour celui qui est né en 1871, ce n’est pas simplement publier en 1896 *Les Plaisirs et les Jours*, titre qui a tant desservi celui qui sera ensuite considéré comme un oisif mondain ; devenir adulte, c’est tenter d’écrire à la fois la vie et le politique... et rater une première fois cette surimpression. *Jean Santeuil*, comme on l’appellera à partir de 1952, ne parvient en effet pas à conjoindre Beg Meil et Paris, le sensible et l’histoire, à intriquer l’existence (du personnage principal, du corps social...) *dans* une Affaire qui touche pourtant Marcel au cœur côté Weil – glissons sur le côté Proust, ce côté paternel dont Évelyne Bloch-Dano a montré l’antisémitisme¹⁰.

De cette intrusion de l’injustice non seulement politique, mais institutionnelle, au sein du foyer et de l’intimité maternelle, découle un récit qui constitue à la fois une chronique qui colle à aux retournements judiciaires de l’Affaire depuis la fin

⁹ Ce soldat réel qui double le Cynghalais fictif (mais historiquement plausible) des Expositions ethnographiques de 1883 et de 1886 est mentionné dans une lettre écrite par Proust à Maria de Madrazo, voir *Corr.*, XIV, 45. Voir BENHAÏM 2009, 63-64.

¹⁰ Voir BLOCH-DANO 2006.

décembre 1897, un livre noir de l'antisémitisme, et le premier essai romanesque d'un jeune homme en « colère » – le terme est constamment associé à celui de « justice » dans les passages de *Jean Santeuil* qui vont être évoqués. En effet, Jean, Marcel, peu importe ici, découvre le politique à travers une double trahison d'État.

La première trahison touche un peuple dans son ensemble, les Arméniens, dont les massacres dans les années 1890 ont été éclipsés par le génocide de 1915 et la première guerre mondiale, mais dont on trouve l'écho lorsque Proust retrace la rage de Jean écoutant le jeune député Couzon, avatar de Jean Jaurès, se faire vilipender par les députés. Écoutons à notre tour ce que Proust entendit peut-être de vive voix, s'il est allé écouter Jaurès à l'Assemblée, qui s'est exprimé en 1896 et 1897 sur ce qu'on appelle alors « la question arménienne ». Je vous épargne ce que Jaurès n'a pas épargné aux députés, le récit détaillé des viols, des tortures, des exactions, des assassinats d'enfants. Nous sommes le 3 novembre 1896, et voici l'Europe qui prépare l'Europe de 1915 puis celle de 1919, et plus généralement celle des xx^e et xxi^e siècles :

lorsque tous ces barbares se sont aperçus que l'Europe restait indifférente, qu'aucune parole de pitié ne venait à ceux qu'ils avaient massacrés et violentés, la guerre d'extermination prenant tout à coup des proportions beaucoup plus vastes : et ce n'étaient plus de petits groupes qu'on massacrait, mais, dans les villes, par grandes masses de 3000 et 4000 victimes en un jour, au son du clairon, avec la régularité de l'exécution d'une sentence : voilà ce qui a été fait, voilà ce qu'a vu l'Europe ; voilà ce dont elle s'est détournée ! (Jaurès 1896)¹¹

Et Jaurès d'ajouter, à propos du Sultan turc Abdul Hamid qui règne sur l'empire ottoman :

il a pensé, messieurs, et pensé avec raison, qu'il n'avait, pour aboutir dans ce dessein, qu'à mettre l'Europe devant le fait accompli, devant le massacre accompli. Il l'a vue hésitante, incertaine, divisée contre elle-même, et pendant que les ambassadeurs divisés, en effet, et impuissants le harcelaient, en pleine tuerie, de ridicules propos de philanthropie et de réformes, il achevait, lui, l'extermination à plein couteau, pour se débarrasser de la question arménienne, pour se débarrasser aussi de l'hypocrite importunité d'une Europe geignante et complice comme vous l'êtes. (*Ibidem*)

Proust décrit dans *Jean Santeuil* la claque méprisante des députés à travers la colère de Jean s'insurgeant, avec la naïveté de la jeunesse, contre les « odieux imbéciles, ironiques, satisfaits, usant de leur supériorité numérique et de la force de leur bêtise pour tâcher d'étouffer la voix de la Justice palpitante et prête à chanter. [...]

¹¹ <http://www.jaures.eu/ressources/de_jaures/les-massacres-darmenie-1896/>.

il aurait voulu lapider les deux cents députés ricanant, interrompant Couzon avant qu'il n'ait parlé, battant leurs pupitres pour couvrir le bruit de sa voix » (*JS*, 602).

La seconde trahison d'État à laquelle assiste Proust plus directement, c'est celle qui touche un individu, Alfred Dreyfus, et à travers lui, les Français juifs qui ne sont citoyens que depuis un siècle (1791). Ne nous y trompons pas cependant. L'affaire Dreyfus, peu ou prou contemporaine des « massacres de Juifs en Russie » (Proust 1989, *RTP* II, 407) évoqués par Proust dans la *Recherche*¹², n'est pas un événement français, même s'il se déroule à Paris ou à Rennes : c'est la fin d'un espoir international pour une minorité qui, de 1899 à 2019, le sera de plus en plus, c'est l'implosion de la possibilité de l'émancipation, malgré la grâce présidentielle de 1899 et la réhabilitation tardive de 1906.

Tirant les leçons de l'échec dans *Jean Santeuil* de la surimpression de la vie et de l'histoire, bouleversée par la guerre qui touche sélectivement les uns et les autres, la *Recherche* procèdera à un exercice d'obscurcissement romanesque : si l'histoire était claire quand une société constituée d'individus différents la vivait dans son présent, si elle était totalement transparente, si nous savions ce qui motive nos emportements ou nos indifférences politiques, alors il n'y aurait plus de drame, plus d'atermoiements, plus de violence, plus de complicité, plus de lâche neutralité. Contrairement à *Jean Santeuil*, la *Recherche* ne tranche pas ouvertement – c'est de façon discrète qu'on apprend que le narrateur est dreyfusiste. Si la *Recherche* peut et veut ne pas trancher, c'est justement parce qu'elle vient *après*, parce qu'au moment de l'Affaire, Proust a pris publiquement parti, et qu'avec *Jean Santeuil*, il écrit un « J'accuse » pour lui-même, où il s'insurge contre l'antisémitisme d'État, contre l'antisémitisme des familles – la sienne, côté Proust, au premier chef.

Dans la *Recherche*, Proust peut donc envisager la narration de l'histoire et du politique de façon radicalement différente que lorsqu'il écrivait *Jean Santeuil*. La *Recherche*, écrite à la première personne mais plurifocale (le narrateur étant voyeur, avide de potins, enquêteur jaloux, etc.) est un livre qui s'écrit au cœur du monde et du mondain, un livre intime aux prises avec la violence des positionnements politiques et sociaux, un livre qui, comme la vie, se rature et avance par soubresauts, par démissions, par révélations soudaines au point de transformer le corps en archive vivante. Pensons au « nez immense » de prophète qui émerge sur la face de Swann qui s'assume Dreyfusard au moment où il se débat avec la mort, allégorie de « la forte race juive » résistant à la « persécution » de toute son « énergie vitale »

¹² « mon voisin avait fait à Saint-Loup la politesse de lui dire – du ton dont une dame catholique annonce à une dame juive que son curé blâme les massacres de Juifs en Russie et admire la générosité de certains israélites – que le colonel n'était pas pour le dreyfusisme – pour un certain dreyfusisme au moins – l'adversaire fanatique, étroit, qu'on avait représenté. » (*RTP* II, 407).

(RTP III, 103). L'histoire, parce qu'elle est la forme humaine du Temps, est incorporée : Proust comprend, après l'échec relatif de *Jean Santeuil*, qu'il ne peut alterner scènes de la vie affective et scènes de la vie politique, et encore moins faire de l'histoire un arrière-plan ou un fonds dissocié de ces corps amoureux, vieillissants ou agonisants qui habitent le roman. C'est cet entremêlement des corps, des élans, des désastres et des destins que Proust veut nous montrer, à travers *les récits* – les histoires – de l'affaire Dreyfus, de la Guerre mondiale, du conflit des mondes sociaux, de la stigmatisation des homosexuels. La *Recherche* nous donne à lire une histoire en train de se faire, intriquée dans une esthétique et un style alternatifs : ce sont les comiques « soit que... soit que... » qui proposent différentes options pour expliquer un fait, ou les dérobadés rhétoriques et perverses de Norpois face à Bloch qui n'y comprend goutte. Il faut dire que Mme de Villeparisis les présente l'un à l'autre en sachant que son amant se jouera d'un Bloch, malgré ses allégations : « Je crois que vous vouliez lui parler de l'affaire Dreyfus [...]. Parlez-lui fort [...], il est un peu sourd, mais il vous dira tout ce que vous voudrez [...]. » (RTP II, 519). Parce qu'il fait place à des perspectives politiques diversement subjectivisées, qui traversent de façons qu'on aurait pu croire impossibles une fiction à la première personne, Proust prend sciemment le risque immense de la mésinterprétation (il ne prendrait pas parti, il ferait le lit de l'antisémitisme ou de l'homophobie, etc.).

La fin de la *Recherche* nous révèle que le roman est un livre-seuil qui intègre son propre inachèvement et son propre recommencement : « dans ces grands livres-là, il y a des parties qui n'ont eu le temps que d'être esquissées [...] » (RTP IV, 610). Comme la vie, comme l'histoire, ce roman qui ne cesse de *s'essayer*¹³ s'interrompt avec la mort du sujet, avec la mort de Proust, mais ne s'arrête pas pour autant puisque nous sommes ici pour lire la *Recherche*, pour tenter d'en transmettre la vitalité, pour la retrouver dans d'autres œuvres et pour y chercher de quoi alimenter une réflexion sur l'Europe d'aujourd'hui.

La *Recherche*, parce qu'elle n'écrit pas tout, parce qu'elle est une fausse « somme », ne clôt pas le chemin et entrouvre les portes, y compris sur les enfers politiques. Ce roman in-fini et à-venir peut dès lors donner à d'autres la chance d'être traversés par lui. Je pense à Albert Cohen, à Walter Benjamin, à Claude Simon et à tant d'autres jusqu'à nous aujourd'hui, je pense à Nathalie Azoulay que nous sommes très heureux d'accueillir et qui nous évoquera, à partir de son œuvre, comment la *Recherche* la traverse. Walter Benjamin, traducteur de Proust, avait compris que la

¹³ Sur le rapport entre roman et essai, voir le cours 2018-2019 d'Antoine COMPAGNON au Collège de France, *Proust essayiste*, <<https://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/course-2018-2019.htm>>, et Anne SIMON, « S'essayer à la vie, s'éprouver dans l'histoire : archive et roman selon Proust », 05 février 2019, <<https://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/seminar-2019-02-05-17h45.htm>>.

Recherche est un livre en devenir parce que d'une part il survit et revit dans une autre langue, et que d'autre part il permet de survivre et de vivre. En imaginant la *Recherche* comme un livre-transduction, Benjamin vient contrer le constat à la fois exalté et pessimiste de Proust selon lequel

la loi cruelle de l'art est que les êtres meurent et que nous-mêmes mourions en épuisant toutes les souffrances, pour que pousse l'herbe non de l'oubli mais de la vie éternelle, l'herbe drue des œuvres fécondes, sur laquelle les générations viendront faire gaiement, sans souci de ceux qui dorment en dessous, leur « déjeuner sur l'herbe ». (*RTP IV*, 615)

Non, la génération d'aujourd'hui ne peut pas se permettre de reprendre à son compte la *Recherche*, « gaiement, sans souci de ceux qui dorment en dessous ». Au contraire, nous les prenons en compte, soucieusement ou joyeusement selon les passages que nous lisons, mais réellement hantés par celui qui dort en dessous, Proust, Benjamin, ou Cohen qui me fournira une ultime citation. Dans un passage politiquement poignant de la fin de *Belle du Seigneur*, pour Solal devenu paria, Proust et « les humains » – ces humains obnubilés par des « stratégies d'ascension sociale », ces humains bêtement vivants – constituent un unique et même nom : « À quoi bon Proust, à quoi bon savoir ce que faisaient et pensaient les humains si on ne vivait plus avec eux ? » (Cohen [1968] 2018, 1487)

Bibliographie

- Benhaïm A. (2009), « Proust's Sinhalese Song (A Strange Little Story) », in A. Benhaïm (éd.), *The Strange M. Proust*, Oxford, Legenda.
- Cohen A. (Jean Mahan) (1942), « Salut à la Russie (I) », *La France libre*, IV, 10 juin.
- Cohen A. ([1968] 2018), *Belle du seigneur*, in *Solal et les Solal*, éd. Ph. Zard, Paris, Gallimard, « Quarto ».
- Compagnon A. (2019), *Proust essayiste*, Cours au Collège de France 2018-2019, <<https://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/course-2018-2019.htm>>.
- Milner J.-C. (2003), *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique*, Paris, Éditions Verdier.
- Laget T. (2019), *Proust, prix Goncourt. Une émeute littéraire*, Paris, Gallimard, « Blanche ».
- Londres A. (1929), « Le Spectre », *Le Juif errant est arrivé*, Paris, Albin Michel, <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k206742b/texteBrut>>.

- Proust M. (1970-1993), *Correspondance*, édition établie, annotée et préfacée par Philip Kolb, Paris, Plon, 21 vol.
- Simon A. (2018), *La Rumeur des distances traversées. Proust, une esthétique de la surimpression*, Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque proustienne ».
- Simon A. (2019), « S'essayer à la vie, s'éprouver dans l'histoire : archive et roman selon Proust », conférence prononcée au Collège de France, <<https://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/seminar-2019-02-05-17h45.htm>>.